

Félix, heureux et vivant

André Gaulin

Number 72, December 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58613ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, A. (1988). Félix, heureux et vivant. *Québec français*, (72), 94–94.

Félix, heureux et vivant...

André Gaulin

Félix aussi nous a quittés. On tue ainsi la civilisation « à la carte ». Un grand arbre s'abat qui chantait le soleil, un homme qui voyageait sans bagage comme le vent (« l'Ancêtre ») est reparti pour des voyages sans escale (« la Gaspésie »). Sa mort a été sentie, vivement, comme la mort d'un poète qui fait un trou noir dans « le ciel de Québec ». La grande et belle voix qui animait la poésie sonorisée de Félix a fait silence et ne nous revient plus qu'avec l'écho des nostalgies. Ce grand sauvage qui sifflait, qui murmurait des sons onomatopéiques ou rêveurs, qui appartenaient à tous dans sa profonde solitude, en marge de sa vie publique depuis 1980, continuait de son île son enracinement à l'espace culturel québécois.

L'œuvre de Félix se déroule sur plus de cinquante ans et fréquente le conte, le roman, le théâtre, la chanson et la maxime. Mais c'est par sa poésie sonorisée que Leclerc se fait connaître comme poète, qu'il fait forte image et retient l'attention de ses compatriotes. Une poésie de tradition moraliste qui plaît autant en France qu'ici et qui donne « le P'tit Bonheur », « Comme Abraham », « Attends-moi *Ti-gars* », une poésie d'errance avec « Bozo » ou « Francis », une poésie d'absolu avec « la Gigue » ou « Complots d'enfants », de désespérance canadienne-française comme dans « Présence », « Prière bohémienne ». Dans les premières chansons de Félix transpire la souffrance dont la source est dans l'inespoir historique des siens. Cette quête du salut collectif liée constamment à l'amour (« Ce matin-là », « l'Hymne au printemps ») se ressent de la fatigue du régime ancien (« le Roi heureux ») ; le roi détroqué et heureux ne tardera guère à devenir un paysan philosophe et chanteur de l'île d'Orléans (« Valse à Joseph »).

Félix, que les gens parlant de lui appelaient par son prénom, — avec René, son ami, — a suivi une évolution exemplaire : son texte chansonnier le conduit comme un fil d'Ariane vers son vrai pays qui va de « Notre sentier », 1934, sentier déchiré par les labours, en passant par « Tu te lèveras tôt », 1958, qui reprend pied dans l'espace et paysage jusqu'au « Tour de l'Île », 1978, sonnerie d'hallali contre l'errance. Félix est totalement poète : il l'est quand il chante l'amour qui rend la vie « légère comme plume d'outarde/si/ » (« la Vie »), quand il évoque le temps qui passe tel un fluorescent (« Tzigane »), quand il devient philosophe des grands textes comme « l'Ancêtre », sa plus longue chanson, sa plus généreuse, sa plus universelle, comme « Dieu qui dort » ou « J'inviterai l'enfance » où son verset poétique rejoint presque la prose et l'air du temps. Mais poète, il le reste encore n'en déplaît à Marcel Adam et à ceux qui, comme lui, ne veulent rien comprendre — quand il se laisse aller comme patriote au

« devoir de la colère » (expression de Paul Chamberland). Car le poète (québécois) est autre chose qu'un fabricant de l'artificiel qui vend le rêve à rabais, qui cache la quotidienneté dans des nuages bleus, qui advient en dehors de la vie économique ou politique : non payé (donc non engagé), le poète fonde « le réel absolu » (expression de Paul-Marie Lapointe), il fusionne le vécu et le rêvé, il désaliène de la récupération sociale, il s'enracine dans le total humain charnel et spirituel. Cette incarnation assumée de Félix Leclerc comme homme planétaire, canadien-français, puis québécois, lui a mérité l'admiration de celles et ceux qui recherchent l'unité, l'harmonie, le mouvement et la vie. Cette quête, Félix l'a réalisée tout au long de son périple d'humain, de La Tuque à Trois-Rivières, de Québec à Montréal, de Beauharnois à Saint-Pierre dans l'Île, du Québec à la France magique et modèle de vie comme sujet de sa propre histoire.

Félix Leclerc a profondément marqué ses compatriotes à force d'entêtement et d'enracinement. Il finit par se vivre comme sujet, « Moi, mes souliers », et comprend après 1970 qu'il ne saurait y avoir de Québec fraternel sans une appropriation complète de soi dans son corps territorial. À ce titre, sa patience et sa confiance à l'endroit des siens nous sont une invite à la poursuite d'un travail qui ne s'arrête pas un 20 mai 1980. Ainsi, Félix parti reviendra parmi nous, par la mémoire, par l'histoire, par la filiation infinie des poètes :

« C'est en chantant cet air de jazz
Que Mac Pherson a pris le large
Sur son parka une fleur sauvage
Au - d'sus d'sa tête un p'tit nuage [...]
Avec la bouée Éternité

Qui lui jazzait au nez... » (Mac Pherson, 1948)